

LAURIN, Nicole, Danielle JUTEAU, Lorraine DUCHESNE, *À la recherche d'un monde oublié. Les communautés religieuses de femmes au Québec, de 1900 à 1970*. Montréal, Le Jour, 1991. 424 p. 24,95 \$

Micheline d'Allaire

Volume 46, Number 2, Fall 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/305080ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/305080ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

d'Allaire, M. (1992). Review of [LAURIN, Nicole, Danielle JUTEAU, Lorraine DUCHESNE, *À la recherche d'un monde oublié. Les communautés religieuses de femmes au Québec, de 1900 à 1970*. Montréal, Le Jour, 1991. 424 p. 24,95 \$]. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 46(2), 329–332.
<https://doi.org/10.7202/305080ar>

LAURIN, Nicole, Danielle JUTEAU, Lorraine DUCHESNE, *À la recherche d'un monde oublié. Les communautés religieuses de femmes au Québec, de 1900 à 1970*. Montréal, Le Jour, 1991. 424 p. 24,95\$

Mesdames Nicole Laurin, Danielle Juteau et Lorraine Duchesne viennent de publier le premier volet de la vaste étude sociologique qu'elles ont commencée en 1983.

Cherchant à établir les «fondements matériels de l'oppression des femmes» (p. 13), les auteures situent elles-mêmes leurs réflexions dans le courant du féminisme marxiste radical (mais sa composante marxiste s'estompe vite au fil des pages). Les communautés de religieuses, ces «travailleuses effectuant une tâche gratuite souvent commandée par le dévouement et l'abnégation» (p. 16) et dominées par un discours ecclésiastique qui se fonde sur l'humilité et l'effacement, deviennent un moyen privilégié pour étudier la mobilisation du travail féminin, «enjeu des rapports entre Église, État, Capital» (p. 216). Forcées de reconnaître la créativité professionnelle des religieuses, les auteures veulent «mettre en évidence le travail des religieuses... et le valoriser sans occulter le fait qu'il ait été objet d'appropriation, d'exploitation» (p. 18). Pour y arriver, elles doivent d'abord étudier la modification des rapports entre l'Église, institution dirigée par des hommes, et l'État, en ce qui touche à la santé, à l'éducation et aux services

sociaux. L'étude se situe donc «à la jonction de deux axes de maturation — hommes/femmes et Église/État» (p. 21).

Les premiers résultats de cette recherche, qui porte sur les caractéristiques démographiques et socio-professionnelles des communautés de religieuses, commencent à parvenir au lecteur à la page 167 et s'étendent sur neuf chapitres: répartition de la main-d'œuvre religieuse (chapitre 5); mouvement de la population religieuse, au XX^e siècle, avec ses modalités de recrutement, d'entrées, de sorties et de mortalité (chapitre 6); poids des religieuses dans la main-d'œuvre féminine (chapitre 7); diversité des vocations offertes aux femmes (chapitre 8); phénomène des sorties (chapitre 9); univers ethnique, géographique, familial et social des religieuses (chapitres 10, 11, 12); enfin, degré de scolarisation (chapitre 13).

À mesure qu'il progresse dans le livre, le lecteur voit se dégager la thèse: l'Église, comme l'État et le Capital, effectue une régulation sociale serrée des femmes en contrôlant le célibat religieux ou laïc, le mariage et la procréation. De son côté, la communauté religieuse assure sa reproduction en mobilisant une main-d'œuvre gratuite. Or la deuxième Grande Guerre réorganise la concurrence entre l'État, le Capital et l'Église, ce qui a pour effet d'amorcer une diminution progressive du recrutement des communautés. Avec la Révolution tranquille et le second concile du Vatican, les rapports travail/femmes, Église/État/Capital se trouveront disloqués.

Les 60 tableaux et les 9 graphiques permettent de visualiser les résultats de la recherche. Malheureusement, on ne fournit pas d'index, ce qui rend la consultation difficile. C'est le cas de toute étude savante qui n'a pas d'index.

En outre, l'absence d'introduction et de conclusion nous surprend: une introduction aurait permis de situer ce premier volume dans la recherche globale; et une conclusion aurait dégagé les grandes lignes de l'étude et établi un lien avec les prochains volumes.

Nous surprennent encore davantage les deux styles à l'intérieur de l'ouvrage. Les quatre premiers chapitres se situent, d'un point de vue littéraire, entre la chronique et le roman d'«aventure». Sur un ton badin, les auteures rapportent des anecdotes, des potins de couloirs d'université, des événements de nature banale. Elles nous transcrivent même une recette de cuisine! On explique dans le moindre détail comment parvenir à pénétrer dans les archives des communautés, comment s'habiller pour rencontrer les religieuses, comment s'assurer la collaboration de certaines d'entre elles au prix de bouquets de fleurs et de courbettes. Les religieuses ne trouveront pas très drôle que les échantillonneuses de l'équipe aient mis au point une répartition de tâches dont l'une consiste à tenir compagnie aux archivistes qui, par leur bavardage, pourraient déranger les chercheuses dans leur travail. Et que faire de cet étalage d'états d'âme de jeunes chercheuses inexpérimentées, du genre: «Nous avons peur... nous avons peur des religieuses! Nous sommes assaillies par le sentiment d'être redevenues soudainement des couventines... Notre anxiété et notre panique sont telles que nous échangerions volontiers une visite dans l'une des communautés contre plusieurs cours en amphithéâtre...» (p. 59). Alors que l'on sait quel accueil chaleureux

nous réservent les communautés religieuses depuis bien des années. Cette longue première partie de 165 pages qui étonnent sans amuser pourrait s'intituler *Petit manuel à l'usage des néophytes*. Hélas! On est condamné à tout lire car le projet de recherche, le but et la méthode sont à découvrir dans ces pages, comme dans une course aux trésors de notre enfance.

Par ailleurs, dans un ouvrage qui se veut scientifique, nous nous attendons à un état de la question, pour attacher ce nouveau chaînon de recherche aux chaînons antérieurs. Car les communautés religieuses ne constituent pas un monde tout à fait négligé. Plus d'un livre et bien des articles en ont parlé. Qu'y a-t-il d'écrit déjà sur les entrées, sur les sorties, sur la mortalité, sur le recrutement, sur l'origine sociale des religieuses, sur l'âge d'entrée comparé à l'âge au mariage, sur les dots, sur les converses? On devrait commencer par le rappeler. Tout au plus découvre-t-on, ici et là, en filigrane, que telle autre étude aboutit à des conclusions différentes. Les notes de fin de chapitre ne compensent pas un bon état de la question.

La deuxième partie du livre nous intéresse davantage. Sans diminuer sa valeur d'ensemble, qu'il nous soit permis quelques remarques et questions touchant la méthode. On aimerait savoir quelles communautés ont été sélectionnées; elles ne souffriraient d'aucune indiscretion, puisque le livre n'apporte rien qui puisse blesser les religieuses.

La méthode quantitative, si bien conduite soit-elle, soulève tout de même des doutes quand on voit des résultats qui concordent si peu avec des études déjà parues. Par exemple, Jacques Légaré estime que la population des religieuses canadiennes, en 1971, se répartissait comme suit: 12,1% auraient eu moins de 30 ans; 57,4%, entre 30 et 59 ans; 30,6%, 60 ans et plus. Alors que l'estimation de nos trois auteures montre plutôt, pour la même année, que seulement 3,2% auraient eu moins de 30 ans; 56,2%, de 30 à 59 ans et 40% plus de 60 ans (p. 238, note 3). De même il se dégage d'une étude de Légaré que 97% des entrées dans les communautés de femmes, au Canada, de 1940 à 1964, avaient lieu avant 25 ans; alors que nos auteures estiment à 82,3% seulement la proportion des recrues de moins de 25 ans (p. 271, note 9). Jusqu'à quel point la méthode d'échantillonnage est-elle valable? Tant celle de Légaré que celle-ci?

Toujours à propos de la méthode, on peut douter, étant donné la fragilité de l'information sur la scolarisation des religieuses (chapitre 13), qu'il soit possible de dresser des tableaux scientifiquement valables sur la répartition de leur niveau de scolarité. Par exemple, des communautés enseignantes ont jusqu'à 75% de religieuses dont le dossier scolaire est incomplet. Que vaut le tableau 57 (p. 376) quand on ne connaît que dans la moitié des cas quels établissements scolaires ont fréquentés les futures religieuses?

Il est surprenant qu'une équipe de recherches, avec les moyens à sa disposition, n'ait pas mis clairement en parallèle l'activité sociale des religieuses et les législations de l'État sur les services sociaux, surtout à partir de 1921. On nous sert des phrases aussi vagues que celle-ci: «Il est *possible* cependant que le développement de *certaines* ressources et services de la part de l'État... ait tout de même produit une *certaine* baisse de la demande de

main-d'œuvre des religieuses...» (p. 183). L'étude des législations relatives aux services sociaux permettrait une mise en contexte utile pour faire parler les données empiriques et expliquer à la fois l'évolution de la répartition des vocations dans le recrutement global et la baisse des effectifs de religieuses dans les services sociaux (p. 203, 210ss, 253ss).

Ce qui choque aussi, tout au long du travail, une historienne qui n'est pas une féministe militante — mais le fait découle de la perspective des auteures, nous en convenons, — c'est la définition limitative qu'on nous présente des religieuses et des communautés. Les religieuses ne sont pas des pions. Ce sont des êtres humains, jouissant d'une liberté, et mues en bonne partie par des facteurs d'ordre spirituel, difficiles certes à mesurer, mais non moins réels.

Le livre refermé, on se demande si les auteures n'ont pas en tout cela un peu oublié les religieuses elles-mêmes, considérées, ici, non en tant que religieuses, mais comme du capital, comme des objets d'échange. Pouvait-il en être autrement? Tenter de prouver l'oppression des femmes dans la société et baser l'étude sur la méthode quantitative risquaient, bien sûr, de laisser de côté la complexité de la raison d'être des communautés religieuses. Mais les prochains volumes sur les obédiences et sur le travail hospitalier nous réservent peut-être une analyse qualitative de nature à faire comprendre le tissu spirituel des communautés.

Au fait, que nous a-t-on exposé dans ce livre? Que les communautés religieuses croissent aux XIX^e et XX^e siècles et qu'elles commencent à décliner dans les années quarante; que les plus prospères sont celles qui se dévouent à l'éducation, aux services sociaux et à l'hospitalisation; qu'on n'évoute pas en communauté parce qu'on n'a pas trouvé mari; que les religieuses sont surtout d'origine rurale et de familles nombreuses et modestes; enfin, que leur niveau d'éducation dépend du milieu socio-économique. Toutes choses que nous connaissons déjà dans l'ensemble. Mais les riches données empiriques et les démonstrations apportent ici une confirmation et des précisions. Ainsi, nous savions que l'origine des religieuses était surtout rurale, mais la présente étude va plus loin en démontrant le déplacement progressif de la main-d'œuvre des communautés: du village vers la ville, de la campagne vers le milieu urbain.

La perspective de cet ouvrage permet une réflexion fort intéressante sur la concurrence entre l'Église, le Capital et l'État dans le champ des services et dans celui de la régulation de la main-d'œuvre féminine. Conséquence pour les communautés religieuses: «En 1961, par exemple, les religieuses détiennent environ 40% des postes cadre occupés par des femmes au Québec...» (p. 235). Mais lorsque la concurrence fait place à la dislocation de ces trois institutions, l'État, remplaçant l'Église, devient le demandeur de main-d'œuvre féminine.

Quoi qu'il en soit, ceux qui s'intéressent à l'histoire des communautés religieuses attendent avec impatience la suite de ce premier volume.